NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

79 Nº 4 1957

C'est la faute au latin...

G. RYCKMANS

p. 402 - 409

https://www.nrt.be/it/articoli/c-est-la-faute-au-latin-2319

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

C'est la faute au latin...

La Revue Nouvelle a publié récemment [1] les résultats de deux enquêtes menées, l'une auprès des laïcs, l'autre dans les milieux du clergé, en vue de déceler les causes de la désaffection grandissante des milieux chrétiens à l'égard de la messe, et de rechercher les moyens de remédier à l'anémie de la foi des fidèles en les aidant à comprendre l'infinie valeur du Sacrifice de la Nouvelle Alliance, et à y prendre part en leur qualité de membres de la communauté chrétienne.

A cet effet, un questionnaire détaillé a été envoyé aux lecteurs de la revue. Les réponses des laïcs (environ 150) représentent à peu près 5 % des abonnés; une quarantaine de prêtres appartenant au clergé paroissial, aux institutions d'enseignement et aux œuvres ont été pressentis; une trentaine de réponses sont parvenues.

A ces deux enquêtes est joint un article sur le nouveau Directoire de Tournai publié par S. Exc. Mgr Himmer en vue de promouvoir la participation des fidèles à la messe.

Il est superflu de signaler l'opportunité et l'intérêt de l'initiative prise par *La Revue nouvelle*. S'il faut en croire la rédaction, cette initiative a été couronnée d'un succès inespéré. La cause doit en être attribuée, sinon à la quantité, du moins à la qualité de ceux qui ont répondu au questionnaire.

Il n'est pas permis de douter que ces cent cinquante laïcs et ces quarante prêtres représentent une élite, une avant-garde vaillante et éclairée, hardie autant qu'expérimentée, avide de réformes et prête, comme il convient à toute communauté digne de ce nom, et en particulier à la communauté chrétienne, à se soumettre aux directives de la hiérarchie.

Quant aux remèdes proposés, l'accord est unanime à prôner « *un retour aux sources de la Foi et donc à la Parole de Dieu* » (p. 512). Il est à peu près unanime à souhaiter la substitution de la langue vulgaire à l'usage du latin. Il y a enfin un large courant en faveur d'une participation plus active des fidèles au Sacrifice, et d'une adaptation de la symbolique liturgique à la mentalité de l'homme moderne. S'il faut en croire un aumônier d'action catholique, « *notre mentalité répugne au symbole; notre rationalisme se défie de ce moyen de connaissance et d'expression* » (p. 507). La symbolique qui s'introduit de plus

1. *A la recherche de la Messe vivante*, dans *La Revue nouvelle*, XXIV, 1956, p. 497-538.

en plus dans les « liturgies » laïques ne semble pas confirmer l'opinion de cet aumônier. Ne parlons pas des fleurs sous lesquelles disparaissent les cercueils et les cimetières. Il suffit d'être le témoin des cérémonies qui se déroulent au tombeau du soldat inconnu, aux étapes du « relais sacré », ou même aux feux de camp scouts pour s'en convaincre. Mais passons.

La lecture des réponses données à l'enquête par des prêtres « *qui ont mis la main à la pâte, ont réellement essayé et sont souvent parvenus à des résultats réels* », laisse au lecteur une double impression. Tout d'abord un problème redoutable se pose : les églises sont — du moins en certains pays et dans certains milieux — de plus en plus désertées par le peuple chrétien, et il importe d'établir les causes de cette désaffection. Mais une fois les causes établies, il s'agit de rechercher les remèdes. A part l'usage de la langue vulgaire, on constate, parmi les protagonistes de l'esprit communautaire, l'indépendance individualiste la plus absolue dans le choix des moyens propres à créer cet esprit. La variété de ces initiatives témoigne d'un zèle et d'une bonne volonté auxquels il convient de rendre hommage. Mais il est difficile de se représenter ce que seraient d'ici vingt ans les manifestations communautaires, si elles étaient laissées à la libre initiative des pasteurs de chaque paroisse dans une société qui compte quatre cent millions de membres appartenant à toutes les races et répandus sous toutes les latitudes.

Il n'est pas douteux que les prêtres de notre pays soient des hommes zélés, instruits, pondérés, soucieux surtout d'obéir à l'autorité ecclésiastique, bien que seul un prêtre ouvrier (p. 508) fasse allusion à ses directives.

Mais celui qui écrit ces lignes n'est qualifié en aucune manière pour juger de ces problèmes. C'est là, en dernier ressort, le rôle de la Hiérarchie, qui prend soin de s'entourer des avis des spécialistes de l'histoire de la liturgie et des prêtres rompus à l'expérience du ministère.

Notre propos est plus modeste. Nous souhaiterions simplement nous arrêter au vœu concernant la proscription du latin : « *Tant que la paroisse, communauté de culte, n'aura pas la possibilité d'utiliser la langue du peuple, elle ne pourra pas réaliser pleinement sa mission... Aucun commentaire à faire sur une réalité aussi évidente* » (p. 507). La plupart des réponses font chorus à cette affirmation : « *Il est effrayant de voir comment une pratique aussi 'absurde' que le Canon en langue étrangère et à voix basse ait pu s'établir, se maintenir, et encore être imposée 'sub gravi'* » (p. 523). Un curé de paroisse rurale ne mâche pas ses mots ; il les exprime, nous dit-on, « *dans les termes émerveillés du poète* » : Nous avons dans les mains une richesse incommensurable à communiquer aux fidèles ; « *le moy-*

en naturel [de la communiquer] *est l'usage de la langue* vulgaire *et du geste* vulgaire [...], *le découpage, une nuit de noces, de la dinde dorée, par le joyeux président d'une joyeuse table* [...]. *Mais qui le soupçonne? Entre le geste et le public, il y a un écran, le brouillage du latin. Un mannequin sans huile, sans pensée, sans art, voilà ce que le fidèle perçoit au lieu du Canon, et ce gramophone qui lui casse des noisettes en latin* » (p. 521-522). Faisons foi au rédacteur qui conclut ainsi son enquête : « *Tous nos correspondants, pourtant mangés par leur travail, se sont donné la peine de réfléchir et de situer le problème sur le plan doctrinal. Aucun ne se laisse prendre au mirage des recettes et des solutions extérieures* » (p. 532). Et un prêtre du Grand Bruxelles conclut : « *Ce serait si simple si la messe se déroulait dans la langue des fidèles* » (p. 526).

A tout prendre, la désertion des églises par les chrétiens est attribuée en ordre principal à l'usage du latin. Le faisceau des griefs invoqués contre cet usage constitue un réquisitoire qui peut se résumer dans la chanson du pauvre petit Gavroche :

Je suis tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire;
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à Rousseau.

Les chrétiens vont de moins en moins à la messe? C'est la faute au latin. Ils ne comprennent rien aux fonctions liturgiques? C'est la faute au latin. Aucune réforme sérieuse n'est possible? C'est encore et toujours la faute au latin.

Un des correspondants explique qu'« *au XVIe siècle, un problème se posa : du fait de l'évolution de la langue parlée, le peuple ne comprenait plus le latin* » (p. 511). Ce problème n'a pas surgi au XVIe siècle; il s'est posé bien avant le siècle de Rabelais et de Montaigne. Il s'est posé d'ailleurs depuis l'époque de leur conversion au christianisme pour les peuples qui ne parlaient pas les langues romanes. Mais une réflexion très juste du même correspondant est à retenir : « *C'est dans l'anémie de la foi des fidèles, beaucoup plus que dans la question de la langue liturgique, que nous voyons le problème le plus ardu qu'aura à résoudre le renouveau de la liturgie* ». C'est un curé de paroisse urbaine qui parle; il rappelle fort opportunément que la messe est un « *mystère de foi* ».

C'est la faute au latin... S'il en était ainsi, les églises devraient être désertes depuis bien avant le XVIe siècle. En Irlande, en Pologne, en Espagne, les églises sont combles en semaine comme le dimanche. Mais dans certaines régions de l'Italie, le pays dont la langue est la plus proche du latin, les hommes accompagnent leur épouse et leurs enfants jusqu'au seuil de l'église, et ils remplissent le devoir d'assistance à la messe en bavardant entre eux sur la place du village.

Les liturgies orientales font usage, beaucoup plus qu'on ne le pense généralement, de langues désuètes ou de langues mortes, comme le sont le syriaque et le copte. Les Orientaux sont loin de s'en plaindre, et ils revendiquent leur usage avec ténacité.

L'Eglise anglicane a adopté l'usage de l'anglais dans sa liturgie. Dans l'agglomération de Londres la fréquentation des églises est estimée à 5 % du nombre des fidèles, et la proportion des « pascalisants », dont un grand nombre ne pénètrent qu'une fois par an dans une église, est, pour le Royaume-Uni, d'environ 20 %. Les églises catholiques, où « le gramophone casse en latin des noisettes », peuvent, je pense, soutenir la comparaison.

Qu'on veuille bien ne pas se méprendre sur les conclusions à tirer de ces faits. L'usage du latin dans la liturgie n'implique en aucune façon la proscription de la langue vulgaire. L'exemple de l'Allemagne, où le peuple récite en langue vulgaire les prières collectives, est fort opportunément cité (p. 502-503). Ceci n'empêche que la langue liturgique est, en Allemagne comme ailleurs, le latin, et que c'est en latin que le peuple chante à la grand'messe.

Il est facile d'écarter du revers de la main le « latin casse-noisettes ». Cette image est surprenante sous la plume d'un prêtre qui, selon toute vraisemblance, est porteur d'un diplôme d'humanités. Il ne faut, tout compte fait, pas trop s'émouvoir de pareilles outrances. Si l'on voit des prêtres traiter le latin avec cette désinvolture, c'est parce que le nombre de ceux qui l'ignorent va croissant de jour en jour. Et il en est parmi eux qui sont chargés de l'enseigner...

Est-il étonnant, dans ces conditions, qu'ils ne témoignent que du mépris pour l'admirable héritage recueilli par l'Eglise romaine au cours des siècles? En ouvrant le Congrès d'Assise qui a déjà fait couler des flots d'encre, le cardinal Cicognani a mis en lumière l'empreinte marquée sur la liturgie par le génie latin, qui s'exprime dans une langue dont la précision, la concision et la souplesse s'adaptent à la rigueur de la pensée et à tous les sentiments que provoquent dans l'âme chrétienne les mystères de la rédemption.

Le prêtre ouvrier objecte : « *La messe actuelle est accessible de plain-pied seulement aux fidèles formés par la culture classique. Mais les défenseurs du latin pensent-ils assez aux autres, aux gens du peuple?* » (p. 527).

Ils y pensent. Qu'elle soit dite ou chantée en latin ou en langue vulgaire, la messe est, on ne peut assez le répéter, un « *mystère de foi* ». Les épîtres de saint Paul sont-elles, dans les meilleures traductions, accessibles de plain-pied « *aux autres, aux gens du peuple* »? Elles le sont si peu aux fidèles formés par la culture classique. Et restons discrets pour ce qui concerne les prêtres. Dès les origines du christianisme, ces lettres étaient une *crux interpretum*. « *Il s'y rencontre,* lisons-nous dans la IIe épître de saint Pierre, *des points obscurs,*

que les gens sans instruction et sans fermeté détournent de leur sens, comme d'ailleurs les autres Ecritures » (*II Petr.*, III, 16). Il n'en va pas autrement aujourd'hui, et il en sera toujours ainsi. S'il fallait rendre accessibles de plain-pied à la masse des fidèles les prières et les lectures de la messe, c'est la Bible elle-même, les psaumes y compris, ce sont toutes les prières liturgiques qui devraient subir une épuration et des mutilations drastiques; ce sont les mystères de la religion qui devraient être passés sous silence.

Bon gré, mal gré, il faudra toujours en revenir à ce problème essentiel : porter remède à l'« *anémie de la foi des fidèles* ». La tâche la plus urgente dans une société qui évolue à une cadence de plus en plus rapide, où l'instruction se répand dans tous les milieux, c'est la tâche imposée par le Maître à ses apôtres : « *Allez, enseignez* ». Mais « *combien peu de prêtres font de la proclamation de la Bonne Nouvelle l'essentiel de leur activité. Combien peu trouvent encore le temps de se nourrir de la Bible* » (p. 511).

Instruire les fidèles; les « conduire » avec intelligence, tact et mesure tout le long de la messe, et la plupart des problèmes que pose cette enquête seront en voie de solution.

Qu'il me soit permis, sans manquer à la discrétion, d'en appeler à l'expérience d'un curé de l'agglomération bruxelloise qui travaille depuis de longues années à promouvoir *La paroisse vivante*. Dans une mise au point sollicitée par la revue *Les Questions liturgiques et paroissiales* (1956), à propos d'une lettre dans laquelle un laïc exprimait ses doléances sur les méthodes de pastorale liturgique mises en œuvre en bien des paroisses, ce curé donnait son avis en ces termes :

« *Si l'on veut que la masse des assistants à nos messes dominicales vivent vraiment la messe, il faudra vraiment s'occuper d'eux. Et tout le temps, quitte à ménager des espaces de silence, bien entendu. Mais pas trop longs, je le répète, avec regret, parce que c'est la vérité* [...]. *Est-ce à dire que tout est parfait dans les initiatives auxquelles nous assistons actuellement? Certainement non* [...]. *Quand on songe à la richesse des textes liturgiques, on ne peut que se sentir très sceptique au sujet de la profondeur de la plupart des textes élaborés par nos contemporains. En fait, il semble bien que les expériences vraiment réussies soient rares. Il faut déplorer hautement que la redoutable évolution qui se dessine actuellement ne soit pas prise sérieusement en mains et contrôlée. Dans quelques années chaque paroisse aura ses textes, ses chants, ses prières propres. De quelle qualité? Les fidèles, en changeant de paroisse comme en voyage, seront complètement désorientés. Et mettre de l'ordre ou même du bon sens dans ce fouillis sera presque impossible. Il faut regretter aussi que le jeune clergé ne soit pas préparé à l'art si difficile, si délicat, de « conduire » une messe. Certaines prestations, en ce domaine, sont risibles et insupportables* [...]. *Lorsque notre correspondant chante les vertus du latin comme langue liturgique, je me sens très près de lui. Me permettra-t-on de dire que je me sens très à l'aise pour parler de cela? Il y a quelque vingt ans j'ai introduit dans ma paroisse les chants liturgiques en langue vulgaire à certaines messes dominicales. Aujourd'hui encore nos paroissiens chantent en français à la dernière messe du dimanche. Mais je partage entièrement les vues de ceux qui pensent qu'il faut veiller à évoluer*

vers l'usage du latin. Pour ma part, je crois pouvoir dire que mon successeur trouvera une paroisse où le peuple saura chanter en latin à toutes les messes. Je prie Dieu que ce confrère s'en sente heureux. Quoi qu'il en soit, je crois pouvoir affirmer que mes chrétiens comprennent très bien ce qu'ils chantent au Kyrie, Gloria, Credo, Sanctus *et* Agnus Dei. *Le curé qui n'arrive pas en quelques années à ce résultat a certainement manqué de foi en ses propres possibilités* ».

Le curé qui n'a pas atteint ce résultat a manqué de foi. Mais il ne serait pas seul à en manquer. Et les maîtres et les maîtresses de nos écoles chrétiennes, fréquentées en Belgique par plus de 900.000 enfants? Sont-ils incapables de faire comprendre à ces enfants le *Credo* en latin? De leur faire vivre la réalité qu'ils chantent : *Unam, sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam*? Est-ce là « casser des noisettes »?

C'est la faute au latin... Ce qu'il faut, c'est « *le* Credo *proclamé en français par l'assistance debout* » (p. 513).

L'hébreu, dont saint Jérôme disait qu'on ne peut le prononcer qu'en grinçant des dents, passa à l'état de langue morte à partir du VIe siècle avant notre ère. La langue maternelle de Jésus était l'araméen. Mais les Juifs, à travers les vicissitudes de leur histoire, ont toujours lu les Livres saints dans la langue de leurs ancêtres. L'hébreu, langue liturgique, est resté le lien qui les a unis entre eux dans la Dispersion. Et la première tâche de l'Etat Juif restauré en Israël, a été de faire revivre l'hébreu et d'en faire le ciment de l'unité nationale.

Les adeptes de l'Islam ont un Livre saint, le Coran, qu'ils considèrent comme le recueil des oracles révélés par Dieu au Prophète. Du Maroc à l'Indonésie, du centre de l'Afrique aux steppes du Turkestan, les quatre cent millions de musulmans, semblables à cette *foule immense* de l'Apocalypse, *impossible à dénombrer, de toute nation, peuple et langue* (*Apoc.*, VII, 9), apprennent à réciter le Coran en arabe. Cinq fois par jour, du haut des minarets de leurs mosquées, les muezzins les appellent en arabe à la prière. Et les fidèles de toute langue, tournés vers La Mecque, invoquent — toujours en arabe — le Dieu digne de toute louange, le Clément, le Miséricordieux. Chaque année, des centaines de milliers de croyants venus de toutes les régions du monde islamique accomplissent ensemble les rites du pèlerinage à La Mecque. Ils prient Dieu dans la même langue et exécutent les mêmes gestes symboliques qui sont à la fois les témoins et les garants de l'unité de leur foi. L'Islam fait de nos jours des progrès redoutables, surtout en Afrique centrale, en dépit de la langue arabe — dont les rudes accents rappellent, non pas l'inoffensif casse-noisettes, mais le grognement guttural et hargneux des chameaux — et en dépit des gestes symboliques dont l'origine remonte au paganisme arabe d'avant Mahomet.

Mais le *Credo*, chanté en latin à Lourdes après la procession aux flambeaux par des milliers de pèlerins venus de tous les continents fait se hérisser les « poètes émerveillés » qui rêvent « du découpage d'une dinde », ponctué de chants en français.

D'ici cinquante ans le trajet d'un antipode à l'autre se fera en moins de temps que n'en exigeait jadis le voyage en diligence de Louvain à Bruxelles. En raison inverse de la suppression des distances, le nationalisme et le particularisme linguistique s'exaspèrent. Les catholiques de rite latin ont le privilège inappréciable de se retrouver chez eux dans leurs églises sous toutes les latitudes. Le moment est-il vraiment choisi pour jeter par-dessus bord la langue liturgique qu'ils possèdent en commun? Le moment est-il choisi pour faire de leurs églises le théâtre des rivalités entre les diverses communautés ethniques et linguistiques établies dans un même pays?

La réponse du rédacteur de la *Revue nouvelle* est brève et péremptoire : « *L'argument de la catholicité du latin ne tient pas à l'examen* : c'est vouloir l'unité sur un plan inférieur et tout mécanique ». C'est clair et net.

Les hommes d'Etat, les hommes de science, les hommes d'affaires se préoccupent vivement des problèmes que soulèvent d'une part les contacts de plus en plus nombreux entre les peuples, et d'autre part la diversité croissante des langues adoptées par les jeunes Etats émancipés. L'anglais et le russe tendent à prendre rang de langues internationales dans les deux zones d'influence américaine et soviétique. L'arabe et le chinois prévaudront demain dans de vastes régions du globe. On a cherché un compromis entre ces langues rivales en créant une langue artificielle dont l'usage ne froisserait aucune susceptibilité; mais le volapük et l'esperanto ont fait long feu.

Aujourd'hui, des savants de divers pays se sont souvenus du rôle rempli jadis par le latin dans les relations internationales et dans le domaine scientifique. Ils se sont réunis en congrès en 1956 à Avignon, sous la présidence de M. Albert Grenier, de l'Institut de France, ancien directeur de l'Ecole française de Rome, et personnalité laïque bien tranchée, en vue d'étudier les moyens de rétablir le latin en qualité de langue scientifique internationale. Ce congrès, auquel ont pris part plusieurs professeurs d'universités belges, a constitué diverses commissions chargées d'élaborer les plans de cette renaissance. La résurrection de l'hébreu prouve que ces projets n'ont rien de chimérique. L'usage du latin dans les publications scientifiques n'a d'ailleurs jamais été abandonné. Sans parler des disciplines théologiques, plusieurs grands recueils, parmi lesquels les *Corpus* d'anciennes inscriptions, sont toujours rédigés en latin. C'est à l'initiative d'Ernest Renan, formé au latin au séminaire de Saint-Sulpice, que l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a entrepris la publication du *Corpus inscriptionum semiticarum* qu'un collaborateur belge a enrichi récemment d'un gros in-folio.

Les jeunes Etats de l'Orient possèdent pour la plupart un patrimoine archéologique d'une richesse incomparable. En Arabie séoudite, le Hedjaz septentrional a été le berceau de civilisations dont les nécropoles, aux façades sculptées dans les rochers, comptent parmi les témoins les plus authentiques des cultures hellénistique et romaine. Rien n'est fait pour assurer la protection de ces monuments. Il n'y a pas le moindre embryon de Service des antiquités en Arabie, pas plus qu'au Yemen, où les temples et les ouvrages d'art antiques peuvent rivaliser avec ceux de l'Egypte et de la Mésopotamie. Mais les Arabes sont autrement fiers d'une centrale électrique ou d'un champ d'exploitation pétrolier. L'intérêt que portent les Occidentaux à de vieilles pierres, maniées jadis par leurs ancêtres païens, les déconcerte. Ce complexe est propre aux nations jeunes ; il est un des symptômes d'une crise de croissance que l'on aurait tort de prendre au tragique. La jeunesse est un mal dont la guérison est assurée. Mais n'est-il pas inquiétant de devoir déplorer la manifestation de ce même complexe dans nos milieux chrétiens, et de voir traiter avec désinvolture, non pas des ruines, mais une source de vie qui sera amèrement regrettée lorsqu'elle sera perdue? Lorsque les vieilles civilisations se laissent aller à commettre des péchés de jeunesse, elles troquent la vieillesse contre la sénilité.

Les iconoclastes ont sévi à plus d'une reprise en chrétienté. Hier c'était la faute aux statues. Aujourd'hui c'est la faute au latin... Quand cette source sera tarie, il faudra se mettre à la recherche d'un nouveau bouc émissaire.

Heureusement, la Hiérarchie veille. Ecoutons la voix du Saint-Père, s'adressant le 22 septembre 1956 aux congressistes d'Assise : « *Il serait superflu de rappeler encore une fois que l'Eglise a de graves motifs de maintenir fermement dans le rite latin l'obligation inconditionnée pour le prêtre célébrant d'employer la langue latine, et de même, quand le chant grégorien accompagne le saint Sacrifice, que cela se fasse dans la langue de l'Eglise* ».

Et tirons le rideau sur le « *poète émerveillé* » qui voue aux gémonies « *un mannequin sans huile, sans pensée, sans art..., et ce gramophone qui casse des noisettes en latin* ».

Louvain. Chan. G. RYCKMANS,
professeur à l'Université.